

Boris Schreiber. Les tragédies de l'Histoire et les abîmes du « moi »

Paris, années 30-40. Boris, petit Polonais exilé, se réfugie dans l'écriture et les rêves de gloire pour se protéger du monde, pour se dérober à la réalité. Soixante ans plus tard, l'écrivain Boris Schreiber se dédouble pour relater sans complaisance son enfance et son adolescence.

Un silence d'environ une demi-heure

De Boris Schreiber.

Cherche-Midi éditeur, 1028 p. 179 F.

Les mystères du rendez-vous avec soi : pourquoi les écrivains, après tant d'années, veulent-ils ressusciter les fantômes (souvent défraîchis) de leur jeunesse ? Peut-être espèrent-ils racheter les défaites et les déconvenues que l'on subit nécessairement. C'est connu : les livres sont le meilleur remède contre les amertumes... Boris Schreiber fait partie de ces champions des longues distances qui nous entraînent dans de grands voyages sur la planète des sentiments.

Suggérant que la littérature n'est pas autre chose que le sauvetage du passé, il impose sa voix (très singulière) de la première à la dernière ligne de cet énorme roman autobiographique. Et cette voix raconte l'autre, le même, l'enfant longtemps après. « *Boris et moi* », dit le narrateur, qui se dédouble pour évoquer le jeune garçon des années 30 et l'adolescent des années 40.

Né en 1923, à Berlin, de parents juifs russes, qui s'étaient exilés après la révolution de 1917, Boris Schreiber avait séjourné dans des « *pays-étapes intermédiaires* » – Anvers et Riga – avant d'arriver dans ce « *pays-étape définitive* » – la rue de la Glacière –, mais il ne s'y sentait pas chez lui. Doté de la nationalité polonaise par les hasards de l'Histoire, il enviait la tranquille identité de ses camarades de classe – les « *vrais Français* ». Ils avaient la chance d'être légitimes, tandis que lui, le jeune Boris, éprouvait des rancœurs de « *métèque* » et des mélancolies d'émigré. « *Le froid, la misère, la pitié, n'était-ce pas ce que nous ressentions depuis toujours ?* », se demandait-il les soirs de Noël, quand Paris s'illuminait. Il se croyait « *exclu* » de la fête et de la magie qui transformaient l'aspect des rues. Ni les scintillements de la ville ni les tourbillons de la vie ne s'offraient à ces enfances qui avaient été « *cahotées dans les trains d'Europe centrale* ».

Heureusement, dans son journal intime, Boris se vengeait de tous ses « *ennemis* » – les « *nantis* » de la France éternelle, les « *possesseurs du sol, du pays et de l'âme* ». Lorsqu'il tenait son cahier dans le secret et dans le silence de sa chambre, il pressentait les pouvoirs que donne parfois l'écriture. C'était sa revanche, son exutoire et (surtout) son miroir, puisque en se racontant, il se dédoublait déjà : « *Boris et moi...* ». « *Tu te sentiras moins seul* », avait dit sa mère pour l'encourager à écrire. Elle l'admirait, le consolait et lui promettait le plus bel avenir littéraire, avec (bien sûr) les rires, les élans ou les excès du tempérament slave.

Vastes prétentions

Aussi, pour compenser la grisaille d'une enfance frileuse et solitaire, il faisait des rêves de gloire, avec son journal et sa mère pour seuls confidents, tandis que le père était partagé entre l'irritation et l'ironie devant les prétentions de Boris. Car celui-ci voulait se croire d'une « *autre essence* » que l'humanité ordinaire. Immodestement persuadé de son futur génie d'écrivain, il imaginait sa propre notice biographique dans Le Petit Larousse. Ensuite, il s'abandonnait à tous les vertiges de l'intériorité. Il se perdait dans les abîmes du quant-à-soi et du monstre intime que nous sommes tous. Bizarre petit jeune homme. Le « *solipsisme* » est-il une maladie ? Soixante ans plus tard, Boris Schreiber ne se montre jamais complaisant avec le fantôme de lui-même. Il ne dissimule aucune de ses faiblesses, ni de ses lâchetés, ni de ses douteuses rêveries.

L'oncle Emile était le représentant du Front populaire dans la famille. Cependant, le jeune Boris se passionnait moins pour les héros des luttes sociales que pour les « *silhouettes inaccessibles* » des palaces, qu'il apercevait durant ses vacances sur les bords du lac d'Annecy. Il enviait surtout « *leurs poses nonchalantes* »... A quinze ans, il écrivit à André Gide, lequel accepta de le recevoir. Ce fut en quelque sorte son examen de passage. Ces visites sont une tradition dans la littérature française : la visite de Vivant Denon à Voltaire, celle d'Hérault de Séchelles à Buffon et celle de Jean-Louis Bory à Colette... L'adolescent de la rue de la Glacière espérait la confirmation de son génie par le maître, mais il n'obtint que des encouragements. Quant à son admiratrice préférée (sa mère), elle affirmait qu'il fallait « *avoir couché avec une femme* » pour entreprendre des romans.

Hélas ! l'Histoire dérange toujours les chimères des nouvelles générations. Les rumeurs, les clameurs du nazisme se faisaient entendre, et l'on se rassurait avec la ligne Maginot. Boris cherchait dans l'écriture de son journal une protection que lui refusait sa carte d'identité. Il voulait une garantie contre la méchanceté de l'univers. Le moi et le monde... Les vacances de l'été 1939, à proximité de Granville, se passèrent dans la crainte et l'attente de la guerre. Il faudrait faire une étude comparée des romans qui dépeignent le dernier été avant le désastre : *L'Europe buissonnière* et *Les Chemins de la liberté*, par exemple. Malgré le fracas du « *monde extérieur* », Boris continuait son métier d'artiste : collectionneur de sensations et d'états d'âme.

Le 11 juin 1940, il fallut s'enfuir comme les autres. Mais le jeune homme voulut acheter des espadrilles avant de partir. Les petits caprices ou les petites contrariétés occultent souvent les grandes tragédies. Et ce n'est pas vrai seulement pour les adolescents. Lorsque le train « *s'ébranla* » gare de Lyon, Boris retrouva l'angoisse de « *ces secousses vers l'inconnu* ». L'ironie du destin fit que les Schreiber se réfugièrent à Vichy. Le jeune homme se rendit à bicyclette chez un ancien camarade de classe, à Saint-Pourçain-sur-Sioule, pour découvrir le charme des cousines de la France profonde. Nous le savons : les cousines sont séduisantes les jours d'été, fut-ce l'été 1940, dans les jardins et les prairies du département de l'Allier. Leurs « *éclats de voix, de rire* » composaient une « *forteresse de douceur* ».

Par la suite, on séjourna à Marseille. Péripiéties et pérégrinations de la vie précaire. Boris offrait tous les symptômes de la duplicité humaine, pris entre le dégoût et l'amour de soi, la peur et l'insouciance. Combien fallait-il mesurer pour être un séducteur ? Pour vaincre notamment la fausse indifférence d'Hélène pendant les vacances niçoises ? Avec cette jolie demoiselle, Boris aperçut, aux actualités cinématographiques, le regard d'un déporté juif dans un camp de Riga. C'était « *un regard de disparition* ». « *Nous, les encore vivants* », dirait le jeune homme après la rafle du Vel d'Hiv. Toutefois, il semblait moins affecté par les tragédies de la guerre que par les vexations qu'il subissait dans les surprises-parties – étant très gauche avec les jeunes filles, malgré son désir de les épater. Les ingratitude de l'adolescence, avec l'horreur pour toile de fond... « *Le monde extérieur ne compte pas pour vous ?* », demandait-on à Boris, mais il rêvait d'une demoiselle française capable de la protéger ou de le sauver, lui qui se faisait passer pour un émigré russe de « *confession orthodoxe* » et qui allait travailler comme employé à « *l'Organisation Todt* »... pour mieux se cacher. Un jour – était-ce la fin de l'enfance et la défaite des rêves ? – le « *moi* » de Boris s'est « *éclipsé* » avec toutes les promesses qui faisaient « *battre* » naguère « *le cœur* » du petit jeune homme. Il arrive que des gens perdent soudain leurs images de l'avenir. C'est sans doute la conséquence de trop de fatigue, d'angoisse et de laideur.

N'empêche, Boris conservait le projet de « *l'énorme roman futur* » qui serait sa vengeance sur une sombre époque. Ce roman-fleuve, le voici, très touffu, très étrange et très émouvant. J'imagine que Boris Schreiber s'est mis à l'écrire après un long silence. Il y a des demi-heures qui durent une éternité.